

La rose et la parole

Sergio Kokis

Volume 39, Number 4 (232), August 1997

Écrire l'amour, encore...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31744ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kokis, S. (1997). La rose et la parole. *Liberté*, 39(4), 36–38.

SERGIO KOKIS*

LA ROSE ET LA PAROLE

«Une rose est une rose, est une rose, est une rose...»
Pourtant, on passe toujours à côté de la rose. Est-elle la rose? Mais où se trouve donc ma rose?

Le langage n'a pas de prise lorsqu'on tente de dire certaines choses diaphanes, celles qui se dérobent en se dévoilant, celles qui navrent et qui ravissent. La pensée elle-même se trouve alors confondue, sans rigueur ni détachement, et ces objets subtils nous emportent tant que nous cessons simplement d'être des locuteurs, des sujets du discours. Nos phrases se morcellent, les concepts se gonflent de significations étranges, multiples et fuyantes; notre parole se retourne pour nous blesser d'attendrissements inconnus, de tristesses sans nom, d'exaltations aussi vertigineuses que muettes. La voix intérieure se transfigure en images de postures, de regards, de mouvements de cheveux au vent, de douces larmes, de sourires ou de soupirs.

Puis l'amour est un état complexe, bouleversant. Et je crois qu'on ne peut dire l'amour, hélas, que lorsqu'on a cessé de le ressentir. C'est comme la douleur, la peine, la

* Né à Rio de Janeiro (Brésil), en 1944. Artiste peintre, psychologue.

Publications:

Le pavillon des miroirs, roman, Montréal, XYZ, 1994.

Negão et Doralice, roman, Montréal, XYZ, 1995.

Errances, roman, Montréal, XYZ, 1996.

honte, ces choses précieuses qui ne se laissent pas réduire à des unités discrètes. L'être humain, ce grand bavard, n'a pas d'organe pour atteindre ce qui lui est le plus intime dans son existence actuelle.

Tant de langages différents et si parfaits pour dire les choses du monde, pour les transformer et les asservir! Mais ces langages-là nous intéressent peu; ils ne divertissent pas et ne servent point à rêver. Pour tout ce qui compte vraiment, nous sommes réduits soit au silence, soit à la rose, qui était une rose, qui était ma rose...

Chacun s'efforce de raconter la sienne, moins pour se souvenir que dans l'illusion d'interrompre le flux du temps. Vain dessein que celui de vouloir figer les moments magiques dans les tiroirs du langage. Lorsque tout a été dit, que nous avons surmonté même les écueils du mensonge et du ridicule, l'amour demeure libre, taquin, et il nous nargue d'adorables clins d'œil depuis le reliquat lumineux de l'indicible.

La question des origines demeure: la rose ou la parole? Incapables de prononcer la parole de la rose, nous devons nous contenter de la rose de la parole. Et nous tissons de vaines et interminables dentelles dans l'espoir qu'au moins, dans le laciné des traces du dire, se profilera un mirage sous la forme de givres rosacés.

Ma rose, je me souviens, est venue me cueillir un jour triste, en pleine tempête d'une foule hostile. Sur le coup, je ne me suis même pas rendu compte que c'en était une; je ne croyais pas que ces choses pouvaient exister en dehors du langage. En fait, je m'étais jusqu'alors gavé de poésie et de fleurs de toutes sortes, comme un simple passe-temps. Cela m'avait même permis de me persuader que mon sang coulant de leurs épines n'était que le suc de pétales que j'écrasais dans mon plaisir. Le langage est d'ailleurs d'un grand secours pour cette sorte de contrefaçons.

Voilà pourquoi je n'ai pas pensé aux roses ni à l'amour lorsque la tache bleue de sa robe s'est détachée de la foule multicolore en traînant ses cheveux cuivrés :

— Toi? Ai-je fait, surpris, ému.

— Toi? Quelle coïncidence... a-t-elle soupiré, confuse.

De tous les êtres du monde, elle seule s'était déplacée pour me tenir compagnie. Nous n'avions déjà plus de parole et, sans vertige, nous commençons à tomber. Aujourd'hui, si je cherche à vous transmettre quelque chose de cohérent sur cet instant d'autrefois, je dirais que ses yeux chantaient :

— Je suis venue pour... pour te prendre et que tu me gardes... pour t'enlacer et que tu me voles... pour t'habiter et que tu voyages... pour te protéger et que tu m'enivres... pour donner vie à tes images...

Depuis lors, nous ne faisons que tomber, en souriant comme des enfants qui jouent.

Voilà. L'amour est aussi la chose la plus subversive et immorale qui soit. S'il vient de nous ravir, il nous coupe la parole; s'il dure depuis toujours, il nous coupe l'envie de parler. Et l'on a presque honte de notre danse d'égoïstes baignés de félicité. Excusez-moi de vous le dire, c'est encore plus merveilleux que cette rose qu'on n'arrivait pas à saisir.